

Jacques Augendre
Jean Cormier
Symbad de Lassus

ANTOINE BLONDIN

LA LÉGENDE DU TOUR

éditions du
ROCHER

Antoine Blondin

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi
BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-07615-7
ISBN epub : 978-2-268-08187-8

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vieillards enfin, comme pour une immense photo de famille, un tel pays est incapable de donner le change. »

4^e étape : Seraing/Cambrai

« En 1914, nos pères étaient venus dans ces régions en pantalons garance, sans tambours ni topettes, mais la fleur au fusil. Se porter aux frontières est devenu aujourd'hui un jeu d'enfants – la preuve en est que nous en franchissons deux ou trois par jour en ce moment – mais l'enthousiasme a singulièrement baissé. La seule nuance qui marque le franchissement d'une démarcation tient dans un changement d'agents de police. Pour le reste, le sport cycliste secrète, ici ou là, son folklore propre, il escamote le dépaysement, et ses coutumes, pour un jour, ont force de loi. Les coureurs n'ont apparemment qu'une terre natale à emporter à la pointe de leurs coups de pédales et elle leur est commune. Sans doute est-ce la raison pour laquelle, à certains moments, les rapières demeurent unanimement au fourreau. Le moins qu'on puisse dire est qu'hier, entre le Borinage et les minières du Hainaut, on pédalait sur des charbons peu ardents. La foi, celle des charbonniers je présume, était néanmoins la plus forte et développait tout le long du parcours un prodigieux concours de populations festoyantes. »

« La corrida se déchaîna à travers le pays minier. Dans une ahurissante fanfare de klaxons, des centaines de véhicules, soucieux de prendre le terril par la corde, se coupent la parole et la voix, ourlant d'un frisson de panique joyeuse les premiers rangs de ce public jailli du sol et noir comme lui. Les agglomérations se prolongent maintenant l'une dans l'autre, par

d'interminables faubourgs qui ligotent dans un lacis de venelles poussiéreuses et de crassiers. Sur le seuil des maisons, les chaises de paille ont remplacé les fauteuils transatlantiques des tendres bords de mer. Ah ! qui donc se plaignait que la marée fût trop belle ! Et les cris du cœur qui nous accompagnent viennent du cœur de la terre. Là-dessus, un ciel bas, posé comme un couvercle, sous lequel retentit le tonnerre de cette joie de vivre que nous éveillons à chaque tour de roue, l'espace d'un éclair. »

5^e étape : Arras/Amiens

« Sur un fond de terrils et de crassiers, se découpant sur le panache volcanique des hauts-fourneaux, le peloton trace un trait, comme japonais, que des milliers de regards gloutons prolongent à l'infini de la plaine. On dirait que les coursiers, jaillis de la mine dans le halètement des laminoirs, sont des soldats de plomb, une industrie locale. Et justement ces peuplades chaleureuses ont leurs idoles dont le nom s'étale sur les calicots. Mais la ferveur chez eux n'étouffe pas la compétence, ni la fidélité les grâces de l'accueil. »

« On sait que tout part d'Amiens dans le célèbre roman de l'abbé Prévost. Voici donc les dernières pages de l'édition de 1731, modifiées dans la nouvelle édition 1962 :

Nous marchâmes aussi longtemps que le courage de Poulidor put le soutenir, c'est-à-dire environ une trentaine de lieues ; car cette nature incomparable refusa constamment de s'arrêter plus tôt. Accablée enfin de lassitude, elle mit pied à terre, non sans avoir adressé à l'écho un faible son que je pris d'abord pour un soupir. « Je crois que je suis crevé », me dit timidement l'enfant sublime de Masbaraud-Mérignan...

« Je veux réparer », déclara alors l'infortuné Poulidor. Je m'opposai en vain à ses volontés en lui faisant observer, comme la religion nous l'enseigne, que l'on ne répare que ses fautes ; il se contenta de me tendre ses roues...

« La valve a mis le temps », murmura-t-il, évoquant dans son délire la chanson d'un poète des régions que nous venions de traverser. »

6^e étape : Abbeville/Le Havre

« Il semblerait, Dieu sait pourquoi, que les gens qui passent leurs vacances sur les côtes de la Manche répugnent à s'en vanter. Si l'on excepte les prestiges de Deauville et les charmes un peu surannés des plages de famille qui émaillent le pays de Caux, telles que Saint-Valery ou Veules-les-Roses, la proximité de la capitale et une réputation un peu trop persistante de crachin donnent à ce merveilleux ourlet de France la réputation d'une sorte de grande banlieue d'où l'on reviendrait, le dimanche soir, le cœur trempé de mélancolie.

La vérité est que ces côtes, en leur diversité, ont plus d'un tour dans leur Manche. Dans la région d'Étretat, des falaises dont l'érosion ne doit rien à la nouvelle vague survivent à toutes les fractures du rocher. Elles évoquent moins la fin du monde que sa création. »

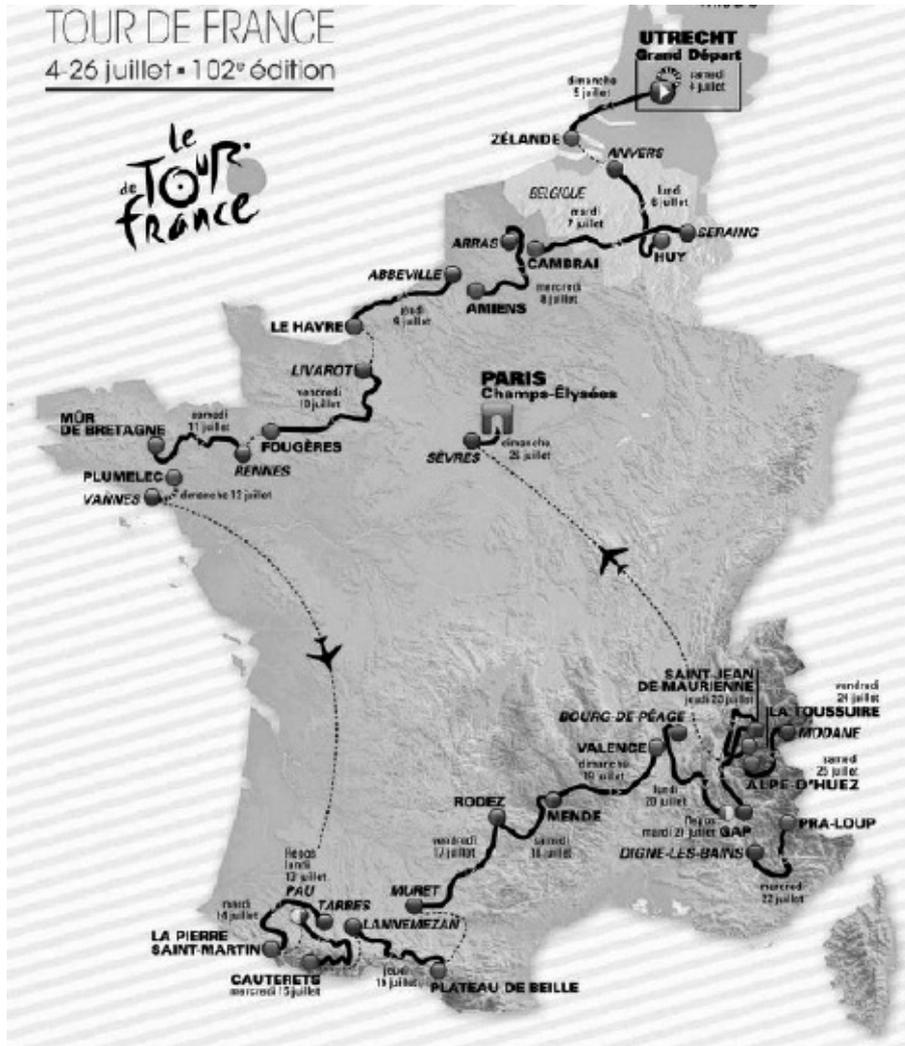
« Ceux qui rêvent de partir, les sélectionnés de l'aventure, prennent à l'ordinaire leur billet pour Le Havre... Pour une fois, les sortilèges du large sont vaincus. L'aventure est à l'intérieur et l'homme ne répondra pas à l'appel des sirènes... Si vous colliez un coquillage contre votre oreille, ce n'est pas la rumeur des vagues que vous percevriez ce matin, mais l'appel des dossards.

Ne fermez pas la porte Océane, le blunt s'en chargera. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

TOUR DE FRANCE
4-26 juillet • 102^e édition

Le
de **TOUR**
France



© D.R.



© D.R.

« Les barbes parallèles »

Philippe Sudres

(Directeur de la communication du Tour)

Je n'ai pas connu suffisamment Antoine Blondin pour me prévaloir d'avoir été de ses amis comme mon père, Pierre Chany ou Jean Cormier ont pu l'être. Je considère toutefois comme un privilège de l'avoir côtoyé quasi quotidiennement au cours de mes trois premiers Tours de France en 1980, 81 et 82, les derniers qu'il couvrit pour l'Équipe. Mon père me l'avait présenté durant l'été 1979. J'avais alors dix-neuf ans et distribuais courrier et journaux dans les bureaux du 10, rue du Faubourg-Montmartre, siège historique de l'Équipe. Un magnifique job d'été. Quelques jours après les présentations, je retrouvais par hasard Antoine, seul, dans un bar qui faisait face au journal, devant un verre de pastis. Poliment je le salue : « Bonjour jeune homme, dit-il, que prendrez-vous ? » Moi, impressionné, bredouille un « la même chose que vous » et l'entend dire à l'adresse du barman : « un jus d'orange pour le jeune homme ! ». Les choses se sont arrangées par la suite...

Pour moi, évoquer Blondin, c'est évoquer mon père, Claude Sudres, qui m'a tant appris et notamment sur le sens du mot amitié.

La leur est née en 1971, lorsque mon père eut l'idée de marier la compagnie d'assurances dans laquelle il travaillait, le GAN, avec les cycles Mercier pour former l'équipe GAN-Mercier, qui devait voir le jour l'année suivante et colorer les pelotons de bleu-blanc-bleu quatre années durant. Il avait souhaité demander l'avis de son ami Chany sur les chances d'une formation qui devait réunir entre autres Cyrille Guimard,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(19 ans) qui aurait pu être son fils !

Histoires ayant participé à l'architecture de la légende du cyclisme, qu'Antoine a manquées de peu, puisqu'il débutera sur le Tour en 1954, le prenant au vol à Bayonne pour, quatre étapes durant, le humer à pleins poumons, des poumons pas encore minés par le tabac. L'année où son amie Françoise Sagan donne le jour à Bonjour tristesse. Pierre Chany, « le docteur vélo » de l'Équipe, l'adoubera, au point de le nourrir de son savoir sur la course et l'abreuver d'anecdotes. Ainsi, l'écrivain se familiarisera-t-il avec les noms des coureurs de ce Tour qui s'ébranle en mettant Amsterdam en liesse.

Rentraient, ainsi, dans sa caboche d'élève surdoué, les noms des Suisses Schaer, Clerici, des Hollandais Nolten, Voorting, des Espagnols Alomar et Bahamontès, des Belges Debruyne, Van Genechten, et, le peloton dans le peloton, des Français, Mahé « le Breton à marée haute », Malléjac, « un nom qui claque », Lazaridès, Deledda, Forestier, Quentin... aussi, bien sûr, le si profilé, avec son nez en forme de coupe-vent, Raphaël Géminiani. Antoine éprouve immédiatement de la tendresse et du respect pour ce bipède sur deux roues qui porte un prénom d'apéritif rehaussé du nom d'un violoniste et compositeur transalpin du XVIIIe siècle, Francesco Géminiani, qu'il devait, probablement, être le seul à connaître sur la course.

« Faire la fête à Charly.... »

En fait, avec son nom, Géminiani, Raphaël apportait du sang italien à l'épopée, puisque la puissante Squadra ne participait pas à la compétition cette année-là pour de fumeuses raisons. Jean Robic, qui avait surnommé Félix Lévitan de « petit juif endimanché », ce qu'Antoine avait trouvé un tantinet osé,

cartonne un photographe imprudent qui s'est avancé dans l'aire du sprint, le forçant à l'abandon à Caen, en début d'épreuve, avant que l'élégant génie des altitudes Hugo Koblet ne chute dans les Landes, entre Bordeaux et Bayonne, dans un plat pays qui n'était pas le sien, ce qui le force à quitter une course qu'il était en capacité de faire sienne.

Gem, qui, en ce juillet 1954, travaille d'arrache-cale pied pour Louison en quête d'une deuxième victoire dans le Tour, pose un verrou anti-suisse sur la course, Ferdi Kubler et Fritz Schaer s'avérant deux sacrés coursiers. Mais, aux deux tiers d'un parcours dont il était l'un des chefs de route les plus respectés, au service exclusif de l'empanaché Bobet, l'orgueil de la France, le Gem connut une nouvelle mésaventure : « J'avais une poche de pus sur la hanche, pas terrible pour monter en danseuse ! En plus des aphtes qui me pourrissaient la gueule, une saloperie aux yeux me bouchait la vue. Comme aveuglé, j'étais dans l'impossibilité de continuer. Au bout de l'étape Lyon-Grenoble, que gagne Lucien Lazaridès, je dois abandonner... » La mort dans l'âme. Là, au pied des Alpes, où le Grand Fusil était prêt à crever sur sa machine de près de dix kilos (contre le double à Garin en 1903 sur le premier Tour et moins de 7 kg aujourd'hui), comme un vulgaire boyau qui aurait trop servi, tout ça pour qui, pour quoi ? Pour aider, encore, et encore Louison à gagner... Ce que l'on appelle le sens du sacrifice... Exacerbé par une pointe de masochiste inhérent aux gens de son signe, gémeaux !

« Avant le départ de ce Tour 54, Louison me voulait à tout prix. Ce n'était pas gagné, j'avais un ménisque dans la boîte à gants et les frères Judet, avec leur nouvelle méthode, m'ont sauvé la mise. Ainsi, j'ai pris le départ sans avoir roulé. Louison était rassuré de me savoir à ses côtés ! C'est vrai, je bossais comme un barjot. Toujours sans casquette, quand je voyais,

autour de moi, les gars du peloton casqués, ça me faisait penser à des gardes mobiles ! »

En 1955, premier Tour d'Antoine, l'année où James Dean, – qui, à l'époque lui ressemblait comme deux gouttes de vin –, dynamite les écrans avec *La Fureur de vivre*, Gem est, plus que jamais au service de Louison Bobet, lequel, handicapé par une blessure à la selle, la pire assurément, résiste au Belge Brankart pour gagner sa troisième Grande Boucle. Ce Breton, parfois hautain, accordait au paraître une importance qui irritait le Grand Fusil, lequel, au demeurant, se gardait de s'extérioriser sur le sujet. « Comme il l'avait annoncé à tout le monde, Zonzon gagne son 3^e Tour d'affilée, jamais fait jusque-là, relance l'Auvergnat. Antonin Rolland finit 5^e, moi 6^e et Jean, le frère de Louison 14^e. Jean, qu'Antoine a surnommé « l'homme au masque de frère ».

Dans les Alpes, Charly Gaul s'envole pour reléguer Louison à près d'un quart d'heure (13' 43") à Briançon : « Je suis malade, je vais abandonner, gémissait-il en pleine course, va me chercher de l'eau. Je lui ramène de la flotte et il me balance : « Non pas cette eau-là, de la gazeuse ! c'était du Zonzon tout craché... D'ailleurs, j'étais le seul à l'appeler Zonzon, même son frère Jean, un homme d'exception, un coureur émérite, ne se le permettait pas ! Moi, en course, il m'est arrivé de boire de la bière, parfois du champagne tendu par un quidam, pas pour le festif de la chose, parce que lorsqu'on a soif et qu'il n'y a pas d'eau, on boit ce qu'on trouve... »

Après avoir rappelé son mot libéré à l'arrivée à Briançon : « Tu te rends compte, ce connard (un de ses coéquipiers) m'a refusé une poussette dans le Télégraphe sous le prétexte qu'il était cuit. On est plus servi !.. », Gem reprend : « Dans les Alpes, j'ai roulé à fond pour que Louison gagne et, dans les Pyrénées,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avait dans le peloton proprement dit quelques faiseurs de bons mots. Dont le Marseillais Roger Chaussabel, lanterne rouge du Tour 1956 remporté par Roger Walkowiak, qui se présentait ainsi : « Je ne roule pas, je ne sprinte pas, je ne grimpe pas, je suis un routier complet... »

Mitraillette à jeux de mots, c'est à Spa, en Belgique, après l'étape initiale du Tour 1962 (qui sera remporté par Anquetil), qu'Antoine propose, après l'étape gagnée par Rudi Altig, son génial : « Un Rudi vert s'annonce ». On ne bataille pas avec Antoine sur son terrain, par contre, lui s'appuie sur le terrain des autres pour stupéfier le lecteur par ses fulgurances.

1956, première année de l'après Bobet, où André Darrigade, « le lévrier des Landes », aurait pu remporter le Tour, mais le destin en décida autrement. Une crevaison, qui aurait dû rester anodine, prit des allures catastrophiques pour le Dacquois. Dans Luchon-Toulouse, « Dédé » attend d'être dépanné par la voiture « France » de Marcel Bidot, mais celui est coincé à l'arrière par Gilbert Bauvin qui a, également, « pinché », ce qui scelle le sort de Darrigade, somptueux routier-sprinter (champion du monde à Zandvoort en 1959), qui aurait pu inscrire son nom au palmarès de la Grande Boucle. Par la faute à « pas de chance », il devra se contenter de la prime de la combativité, un peu la récompense des cocus de la route, dont le jaune rappelle le maillot du vainqueur, en l'occurrence Roger Walkowiak toujours présent sur cette terre qui l'a porté au sommet d'une gloire pour laquelle il ne semblait pas franchement prédestiné. Le Tour, c'est aussi la grande roue de la chance... Gem, capitaine de route des Tricolores, pas franchement à son avantage sur ce Tour 56, se fait, pour une fois, discret sur le sujet...

En fait, Gem a été le tireur de ficelles de l'ombre. Si le Tour se disputait par équipes nationales, on ne pouvait empêcher des trafics d'influence entre coureurs de la même marque. En y

regardant de plus près, on s'aperçoit qu'avec sa marque « Geminiani-Saint-Raphaël-Quinquina », le Gem maîtrisait la situation : il avait avec lui Walkowiak (leader de l'équipe Nord-Est-Centre), plus, autour de lui, l'ossature de l'équipe de France : Bauvin qui fera « deuxième », derrière Walko, aussi Bergaud, « la Puce du Cantal », Barbotin, Mahé et Malléjac... De Biarritz, où le temps des sprints est enfoui dans sa mémoire, Dédé, toujours aussi serein, a cette réflexion un soupçon dédaigneux : « Sûr que les cartes étaient quelque peu biseautées... »

Ce n'est pas un scoop, Michel Drucker compte parmi les fans d'Antoine. Débutant journaliste sportif pour l'ORTF, il recherchait la compagnie du professeur en écriture. Après avoir interviewé Jacques Anquetil à l'époque où Léon Zitrone couvrait de sa masse la Grande Boucle, il fut parfumé sur une histoire survenue à son indigeste leader, grand journaliste mais imbuvable dans le privé, ce qui, pour Antoine et ses frères, les leveurs de coude, constituait un handicap rédhibitoire. « Le gros Léon », c'était son surnom, recherchait la place la plus en vue des terrasses de cafés pour y signer des autographes. Au château-hôtel de Divonne-les-Bains (après l'étape remportée par le Belge Guido Reybroeck), les représentants du Groupe Amaury étaient accueillis par le maire Marcel Anthonioz, alors ministre du Tourisme, Messieurs Goddet et Lévitán recevaient également un ministre suisse et un autre Belge. La table directoriale était comble. Pas de place pour « Gros Léon ». Le voyant approcher – le repas étant largement entamé – Félix Lévitán se précipite au-devant de « sa Majesté » pour lui demander d'accepter de dîner « exceptionnellement » avec ses confrères journalistes, en fait « nous », la bande à Chany, Bastide et Blondin. Ce qui déclencha, une fois parvenue à la

hauteur de notre table, cette réaction chez l'individu en question : « Ce soir on me propose donc de dîner aux communs... » Bordenave se leva, le poing brandi, Duthen sortit de ses gonds pour renvoyer, d'une salve de mots ajustés, « Gros Léon » dans les cordes, pendant que je pouffais de rire, tant je trouvais la situation burlesque.

Plus loin, à Bordeaux en fin de Tour, optant pour le room-service, Léon Z. fit monter dans sa chambre d'hôtel une personne de l'autre sexe pour, évidemment, commenter l'étape du jour. Ce qui déclencha les coups de sonnette d'un garçon qui commença par apporter une bouteille de champagne puis une langouste, commandées par les filous qui guettaient dans les fauteuils du salon la descente de « Gros Léon », furibard comprenant à nos visages hilares qu'il venait d'être berné. Situation vaudevillesque dont Antoine se délecta, le bon docteur Miserez en riant encore.

Michel Drucker, qui n'était pas présent, est trop bien élevé pour cautionner semblable intrusion dans la vie privée d'un homme public ; on ne disait pas « people » à l'époque. Rien de méchant, une simple remise à l'heure de la pendule d'un infatué ! Michel, qui avait couvert le Tour 1989 avec Gem au volant (ça lui en fait, des souvenirs !), était sur la ligne d'arrivée des Champs-Élysées quand Laurent Fignon vit s'échapper une troisième victoire pour huit secondes au profit du Yankee Greg Lemond ; « un cycliste blessé à la selle est un soldat blessé à la tête » a dit Louis Baudry de Saunier : « J'ai tellement été bouleversé par le terrible verdict du contre-la-montre qui laissait Fignon battu, en larmes, assis sur le trottoir, qu'à 48 ans, j'ai décidé de me mettre au vélo ! Puis, Raphaël m'a conduit à Saint-Germain-des-Prés pour y retrouver Antoine ; j'ai ainsi l'occasion pour lui dire mon intention de monter sur un vélo. Il a rétorqué avec ses hésitations de bègue : « Écoute, mon pe-petit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



©D.R.

Augendre avec Blondin, Marechal et Bastide.

Antoine dans la roue de Louison

Jacques Augendre

« Prendre le Tour de France en marche, c'est pénétrer dans une famille avec des gaucheries de fils adoptif, des réticences d'enfant de l'amour tard reconnu. Tout un rituel s'est instauré sans vous, dont on vous livre patiemment les clefs. Vous apprenez à mettre des noms sur des visages, et ce sont les suiveurs... des visages sur des numéros et ce sont les coureurs. »

Ainsi commence la première chronique de Blondin sur la Grande Boucle. Rédigée à Bayonne, au soir d'une étape landaise conforme à la tradition – un parcours plat sur fond de verdure –, elle paraît dans l'équipe du lundi 19 juillet 1954. Son titre : Du pin et des jeux.

Antoine vient de découvrir le Tour, cette épreuve fabuleuse dont il rêvait depuis l'enfance. Il a rejoint la caravane à Bordeaux et il passe quatre jours dans la Peugeot 203 rouge pilotée par un ancien coureur cycliste, René Morvan. Albert de Wetter, chef de la rubrique cyclisme, et Georges Duthen l'accompagnent au cours de cette brève escapade qui le transporte sur une autre planète. Il pense à son ami Marcel Aymé, débarquant pour la première fois aux États-Unis. « Qu'est-ce qui vous étonne le plus à New York ? » lui demande un journaliste. « C'est de m'y trouver » répond le romancier. Le nouveau chroniqueur de l'équipe est dans la même disposition d'esprit. Ce qui l'a d'abord étonné, en arrivant sur le Tour de France, c'est précisément de s'y trouver.

À cette époque, plusieurs écrivains invités par le journal organisateur se succèdent pour raconter la course sous un angle différent. L'Équipe s'inspire en l'occurrence d'une formule

expérimentée peu avant la Seconde Guerre mondiale par L'auto. En 1938, le journal d'Henri Desgrange publiait chaque jour le billet d'un auteur célèbre. Ces pigistes de luxe s'appelaient Tristan Bernard (incontournable), Pierre Mac Orlan, Henri Troyat, Joseph Jolinon, Jacques Prévert ou encore Henri Jeanson, qui assécha sa réserve de superlatifs pour chanter « la plus jolie comédie à tiroirs du répertoire sportif. »

Dès la renaissance du Tour, en 1947, l'équipe renoue avec les chroniqueurs extraordinaires. Jacques Goddet engage le populaire routier azuréen Dante Gianello (dixième du Tour de France et vainqueur d'une étape en 1938), dont la carrière a pris fin tragiquement le 15 août 1945, durant le Grand Prix du débarquement-sud disputé entre Saint-Tropez et Marseille. Percuté par une voiture alors qu'il convoitait la première place, il fut amputé de la jambe gauche. À l'hôpital, il reçut peu après son admission une lettre de son employeur : il était licencié sans le moindre ménagement. Ce drame devait modifier son regard sur la vie. Il décida de consacrer une partie de son temps à l'écriture. Deux ans plus tard, il signait un contrat d'engagement à l'équipe pour la durée du Tour. Ses chroniques, rédigées sur le ton bon enfant, lui valurent un abondant courrier et les félicitations de « Monsieur Jacques ».

Les années suivantes, le journal du Faubourg-Montmartre joue la carte de la diversité. Il recrute ses envoyés « très spéciaux » dans le monde des lettres, des arts et du spectacle : le romancier Jacques Perret (Le caporal épinglé), le chansonnier Jacques Grello, qui surnomma Koblet « le pédaleur de charme », l'acteur Gabriello, le peintre Touchagues et un ancien chauffeur de taxi recyclé dans la littérature, Alexandre Breffort, l'auteur d'Irma-la-Douce.

Quand Blondin effectue ses débuts sur le Tour par un beau dimanche ensoleillé, le 18 juillet 1954, en prenant la suite de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aux premières heures de la matinée, tandis que nous traversions la Provence, les cigales chantaient aux oreilles du peloton. Mais je gagerais qu'elles sifflaient à celles de Bobet la mauvaise réminiscence de l'accueil indigne que lui avait fait, la veille, le public de Marseille.

Cette face de l'exigence à laquelle se trouve soumis le superchampion a des limites. Devant certaines obligations, on évoque le Christ aux outrages. Qu'il était poignant le sourire blafard et fardé de fatigue de l'idole, pendant son tour d'honneur au parc Borély, alors qu'il faisait le partage entre les applaudissements substantiels et les huées. D'autres y eussent laissé leurs nerfs, et peut-être le Louison des vertes années mais pas l'athlète adulte que nous connaissons aujourd'hui.

Les cigales chantaient ; la caravane passe, on quitta cette Provence au masque d'ingratitude pour gravir dans le silence le Ventoux qui fait aux Alpilles comme une monstrueuse verrue rugueuse et rougie au blanc. Au fil de l'ascension l'effectif se décantait, les hommes tombaient la langue pendante, vendaient leur âme pour un peu d'eau, pour un peu d'ombre. On voyait Van Genechten emprunter la route dans le sens de la largeur en criant : « Laissez-moi tranquille, je deviens fou. » Le raffiné Poblet, l'œil clair, implorait au passage une excuse pour ses jambes, mais Malléjac ne réfléchissait plus que l'incohérence comme un miroir qui en a trop vu et Stablinski avait le meurtre dans le regard. La seule pensée qu'on ne se livrât à l'escalade que pour redescendre ensuite sensiblement vers le même point de départ souligne l'absurdité de l'entreprise. N'avait-elle pas vraiment d'autre objet plus profond, un sens caché ?

Louison Bobet détenait le fin mot de l'histoire.

Non il ne faut plus songer désormais à raser le Ventoux. Cette montagne a sa place dans la topographie légendaire du Tour. Elle aura été, cet après-midi, l'île d'Elbe de cette idole bannie, le lieu d'exil et ardent. La victoire et la gloire se sont reforgees de toutes pièces.

Quand nous sommes redescendus sur la Provence, les cigales avaient retourné leur veste et chantaient en ovation. Les remparts, les villes, les cœurs s'ouvraient et se laissaient avertir délicieusement par notre Napolouison du cyclisme promis à des Cent Jours durables.

19 juillet 1955





©D.R.

Rick Van Looy à la hauteur de l'ardoisier.

1. C'est précisément en 1955 que Blondin publie L'humeur vagabonde, son troisième roman, après L'Europe buissonnière et Les enfants du bon Dieu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

préfigure Blondin, car il ne dédaignait pas le calembour. Exemple : « Le ver à soie file un mauvais cocon ».

Aux côtés de Jules Renard, les noms d'Alphonse Allais et d'Alfred Jarry, les loufoques de la Belle Époque, revenaient fréquemment dans nos conversations. Ces deux branquignols d'avant-garde faisaient la joie d'Antoine. Cinquante ans avant lui, Jarry avait bu de l'encre pour nourrir son inspiration et s'imprégner de son sujet. Ce cinglé de vélo, admirateur de Pottier (mort comme lui en 1907), nous a laissé une nouvelle impertinente, *Lapassion de Jésus* considérée comme une course de côte. Faisant référence à cette extravagante adaptation de Golgotha, Blondin a écrit à propos des arrivées en altitude : « C'est maintenant la course de côte qu'il faut considérer avec passion. » Il tenait Alphonse Allais pour un humoriste de génie. À ses yeux, deux phrases ont suffi à sa gloire. Sa définition du café : « Une boisson qui fait dormir quand on n'en boit pas » et sa réflexion sur la mer : « Elle est salée à cause des morues et si elle ne déborde pas, c'est grâce aux éponges. » Il aurait aimé pousser l'absurde aussi loin, il nous l'a dit ; mais il a fait fort, lui aussi. La dérision était son domaine et il en joua d'autant mieux que dans le Tour de France – un sujet en or –, les circonstances étaient complices de son humour.

Au cours d'une étape qui franchissait la Montagne noire, il s'endormit du sommeil du juste, terrassé par une nuit trop courte et un breakfast trop riche. Avant le départ, nous avons rendu visite à Kléber Haedens qui nous avait servi en guise de petit-déjeuner un plateau de cochonnailles précédé d'un pousse-rapière et une omelette aux cèpes arrosée d'un madiran.

Antoine fut réveillé en sursaut par le klaxon des voitures. L'immense Emmanuel Busto effectuait un époustouflant retour sur crevaisson, sous l'œil admiratif de Chany. « Fabuleux Busto ! » s'exclama Pierre, tout joyeux de chambrer Jacques

Goddet qui usait et abusait de cet adjectif.

Or, à cet instant précis, nous abordions le col de Lafontasse, signalé par un panneau routier.

– Le fabuleux de Lafontasse, murmura Blondin d’une voix pâteuse.

Il avait trouvé par hasard le titre de sa chronique en forme d’alexandrins qui commençait ainsi :

« Un jour, sur pédalier, allait, je ne sais où,
Le Busto au long bec emmanché d’un long col... »

Pour Chany, la journée commençait par une heure de lecture. Sa revue de presse quotidienne était une discipline et une priorité. Il relisait attentivement son papier de l’équipe afin de se rassurer, avec, toujours, la hantise de la « grosse connerie » (sic). À l’époque de la copie transmise par téléphone, on collectionnait les coquilles, souvent drôles, parfois grotesques. Pierre, qui produisait en abondance, était plus exposé que d’autres à ce genre de déconvenue. Il écrivait un jour : « Lazaridés est lâché. Dans sa voiture, Marcel Bidot (NB, son directeur technique) fait la moue » et retrouva : « Dans sa voiture, Marcel Bidot fait l’amour. »

– J’ai été victime d’une sténo obsédée par le sexe, s’exclama-t-il en jetant le journal à la poubelle.

Antoine a connu (comme ses confrères) la contrariété et la frustration de l’auteur trahi par les erreurs de transmission. Cette profanation eut au moins le mérite de lui suggérer un authentique chef-d’œuvre : une pochade sur André Foucher, agriculteur de profession, qui prenait ses vacances... pour faire le Tour. L’article, divisé en deux colonnes, comportait un double titre : Foucher dans le coin – Couché dans le foin. La première partie de la chronique, sans doute la plus originale du répertoire blondinien, relatait l’interview du coureur dans un coin du vestiaire : c’était la copie originale. La seconde reproduisait le

cultivateur occupé aux travaux de la ferme. Un texte mastiqué, truffé d'anagrammes et de contrepèteries.

Une trouvaille irrésistible. Un exercice de style de haute voltige.

« C'est l'une de mes chroniques préférées, confessa Monsieur Jadis. Je ne voulais pas rester sur l'échec d'un article défiguré. Pour répondre à cet acte de vandalisme, j'ai choisi la dérision, qui me convient assez bien. Et je me suis imposé un défi. Un truc casse-gueule mais très excitant. C'Était un bonheur de jongler avec les mots et de trouver des astuces. J'ai plié le tout en une heure et demie. J'avais le droit d'être satisfait et j'ai arrosé ça. »

l'échappée de midi en direction d'une auberge sympa (une trattoria intelligente, disait Roger Bastide) appartenant bien entendu au folklore de la voiture 101.

– Que diriez-vous d'une petite omelette ?, proposait Chany après avoir consulté sa montre et jeté un regard sur l'itinéraire.

– Et d'un coup de blanc, enchaînait Antoine... Allez, Jean ! Tu attaques.

Jean Farges réagissait au quart de tour. Il se défoulait en appuyant sur l'accélérateur et préférait la conduite sportive aux randonnées à quarante à l'heure.

La voiture 101 fonçait à travers le Jura. À l'entrée d'Orgelet, Antoine proposa de s'arrêter dans ce village.

Question de Chany : – Tu connais un bon restaurant à Orgelet ?

– Pas que je sache, mais on a peut-être une chance de déjeuner à l'œil.

Il se contentait généralement d'un repas frugal. Une tranche de saucisson ou une aile de caille suffisaient à son appétit d'oiseau. En revanche, le retard grandissant accumulé par les coureurs lui laissait le loisir de faire amplement honneur au vin

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On ne passait pas par Givet.

Anquetil : un champion complexe... sans complexe.

À Bagnères-de-Bigorre, le 2 juillet 1963, Anquetil remporte sa première étape de montagne en battant au sprint Perez-Francès, Poulidor et Bahamontès.

C'est pour Blondin l'occasion de broser un portrait circonstanciel et circonstancié de Maître Jacques. Sa chronique (« Un coq sur le crête ») se démarque de sa production habituelle.

Quelques jours plus tard, Antoine enfonce le clou dans une chronique au titre dialectique : « Mode d'emploi d'Anquetil ». Une analyse subtile qui souligne la complexité du champion normand.

On ne saurait raconter Anquetil sans évoquer Janine qui fut sa compagne, puis son épouse, son chauffeur, sa confidente, son inspiratrice : la femme indissociable de sa réussite, « qui est à la fois, nous dit Blondin, sa moitié et son double. »

Au soir du pathétique coude-à-coude Anquetil-Poulidor sur le flanc du Puy-de-Dôme – le sommet du Tour 64 à tous points de vue –, Antoine n'accorde que deux lignes à l'événement qui vient enrichir la Légende des cycles d'un chapitre fondamental. Le récit du mano à mano, suivi par 500 000 spectateurs, remplit les colonnes du journal. Chany a tout dit dans son papier et Jacques Goddet a parfaitement traduit l'atmosphère incandescente de cet épisode grandiose dans un édito exaltant, comme il sait les faire. Le super-chroniqueur de l'Équipe ne croit pas utile d'en rajouter. Une phrase lui suffit pour qualifier

de « fantastique » le duel qui fait vibrer la France et pour insister sur « l'incertitude fascinante » qui prolongera le suspense jusqu'au Parc des Princes. On ne doit pas se méprendre sur cette discrétion consentie. Antoine est très impressionné par le combat des chefs, intense et impitoyable, qui relève de l'épopée, voire de la tragédie. Le choc suprême entre les deux stars du Tour donne lieu à un résultat paradoxal en créant les circonstances d'une course à qui-perd-gagne extravagante. Dans le dernier des secteurs stratégiques importants de cette épreuve fertile en rebondissements, Poulidor a dominé son rival, mais c'est Anquetil défaillant, distancé, au bord du point de rupture – qui est sorti vainqueur du match capital et qui a réalisé la bonne affaire, finalement, puisqu'il a sauvé l'essentiel en conservant son maillot jaune. Au reste, Poupou est bien conscient d'avoir raté, de peu certes, mais de façon irrémédiable, l'ultime chance qui s'offrait à lui de renverser la situation à son avantage. À deux étapes de Paris, il reconnaît que le Tour est terminé : « c'était aujourd'hui ou jamais. J'ai tout tenté et je n'ai pas réussi. Il m'a manqué une poignée de secondes pour réaliser l'exploit de ma carrière. Ma frustration est énorme. »

La contradiction du résultat, au regard de la vérité sportive, le fait que le meilleur des candidats à la victoire se soit incliné devant un adversaire inférieur – du moins dans l'instant présent – renforcent le caractère dramatique de la bataille du Puy-de-Dôme qui alimentera longtemps les discussions de café du commerce. Poulidor a-t-il trop temporisé ? A-t-il manqué de conviction ? Possédait-il les bons braquets ? Aurait-il triomphé avec un développement plus réduit et mieux adapté à la pente, ainsi que le pense son directeur sportif Antonin Magne ? Autant de questions sans réponses.

En revanche, le témoignage de Jacques Anquetil repose sur

des constats précis : « Nous n'étions bien ni l'un, ni l'autre. Éprouvés par une course dure, physiquement et nerveusement, nous avons abordé le Puy-de-Dôme en état de moindre résistance. Ce n'était pas du meilleur Poulidor et j'étais dans le rouge. J'ai enduré un calvaire, je me suis surpassé pour ne pas sombrer. Si Raymond m'avait piqué le maillot jaune, j'aurais abandonné. »

Ce grand spectacle conforte Antoine Blondin dans l'idée – et la certitude – qu'il perpétue la tradition et les valeurs d'un sport viril et romantique, à la fois aristocratique et populaire, qui constitue une forme d'humanisme, selon le romancier Paul Guth, une vérité humaine, si l'on en croit Jacques Goddet, et aussi un chemin initiatique : celui, par exemple, du champion Henry Anglade, qui aimait se ressourcer devant les vitraux des cathédrales et qui est devenu maître-verrier.

Antoine s'émerveille de la spiritualité qui émane de la planète vélo et note en passant que la philosophie du sport n'avait pas échappé au grand Victor Hugo, lequel affirmait au crépuscule de sa vie : « L'exercice du vélocipède participe de l'esthétique et de l'intelligence. C'est la décision dans l'esprit, la précision dans l'idée, la concision dans le style. »⁵

Mort en 1885 – l'année de la naissance d'Eugène Christophe –, le poète des Contemplations avait assisté aux premières courses cyclistes (son secrétaire Richard Lesclide, dit « Le Grand Jacques », promoteur du cyclisme de compétition et pionnier de la presse sportive, créa *Le Vélocipède illustré* en 1969. Il fut aussi l'auteur du premier roman cycliste, *Le Tour du monde en vélocipède*). Le leader du romantisme était imprégné de culture cycliste. « S'il avait connu le Tour de France, nous dit un jour Monsieur Jadis, il aurait écrit des pages fantastiques sur les géants de la route, sur leurs exploits, sur leur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

essentiellement chronométrique de ses performances, une façon assez polaire de triompher sans un effort d'accommodement, un mépris ombrageux et poli à l'endroit des manifestations extérieures de la sympathie pouvaient donner à penser qu'il concevait son métier sous l'angle le plus aigu et le plus étriqué : celui d'un homme qui ne traîne point sur le pas de sa porte, une fois la journée finie. être de sang-froid, sinon animal à sang froid, Anquetil se dérobait sous l'écorce fuyante du batracien ou du reptile. On ne connaissait ni la saveur de ses larmes ni le prix de son sourire. Il courait à côté de son personnage.

Jeune homme superbe et de fine race, en qui eussent pu se reconnaître des amateurs de twist très exigeants, il promenait à travers les courses une nonchalance efficace et glacée qui ajoutait à son éloignement. Son Maillot Jaune lui était un blouson et sa mèche dorée sur son visage aigu celle d'un Johnny Hallyday qui n'eût pas tout à Aujourd'hui, nous voyons avec émotion le malentendu se dissiper. Un homme nous est donné, qui peut accueillir et refléter l'admiration diffuse que nous lui portions. Si Anquetil courait pour que les cœurs s'ouvrent à lui, c'est magnifiquement gagné. Le prince est descendu dans la rue, s'est mêlé à la foule, lui a signifié qu'il était sensible à ses aspirations profondes, à son besoin d'aimer et que, somme toute, il le lui rendait bien. Nous savons qu'il peut, à juste titre, reprendre à son compte le fameux « Je vous ai compris ! ».

Il reste, cependant, au public à comprendre Anquetil. Celui qu'on avait méconnu aveuglément, il faut maintenant l'apprendre à livre ouvert. Sous le titre Jacques Anquetil, un phénomène dans le sport, paraissait

voici deux ans une étude sur l'homme et le champion, qui constitue le guide le plus parfait que je connaisse pour pénétrer dans l'intimité d'un homme public, dont le destin est précisément de ne se faire connaître qu'en passant. Pas d'effraction brutale, mais des analyses du caractère, du tempérament, du style, qui sont autant d'approches et vous livrent autant de clefs. Pierre Chany, qui est son ami le plus avisé, Robert Chapatte, qui est orfèvre en la matière, Jacques Augendre, dont l'affection rayonnante agit comme un révélateur, Marcel Bidot, qui fut son mentor, et enfin sa femme Janine, qui est à la fois sa moitié et son double, ont contribué à cet ouvrage en forme de compteur Geiger.

Ils nous apprennent avant tout que Jacques Anquetil est un adulte. Je n'apprécie pas un sens exagéré de la mesure chez un être humain. Celui d'Anquetil endigue plus de passion qu'on ne croit. « Sa notion des choses, écrit Pierre Chany, l'empêche d'être un ambitieux dans le sens sportif du terme. Il ne court pas après un palmarès. En revanche, son orgueil l'incite à relever parfois des défis insolites, à se fixer des buts auxquels nul ne songerait, à tenir des gageures au besoin. » C'est la lucarne à travers quoi on aperçoit une âme bien née.

à la faveur d'une de ces gageures, le Tour du Cinquantenaire nous a désigné un champion à aimer, c'est pourquoi je le préfère à toute autre épreuve qui ne nous désigne que des hommes à abattre.

15 juillet 1963



La fièvre jaune

Orléans. – Dans la ville qu’investit jadis la «Pucelle», deux hommes sont tout à l’heure entrés. L’intérêt d’un pays est concentré sur eux avec une telle intensité que la faveur de l’opinion qui devrait les rassembler dans un seul élan de gratitude s’efforce de les dissocier. Jacques Anquetil est en passe de revenir pour la cinquième fois au parc des Princes, vêtu d’un maillot jaune que Raymond Poulidor n’a jamais réussi à porter, ne fût-ce que durant une étape. Il y a du financier et du savetier dans ce duo allégorique de la maîtrise parfaitement dosée et de l’ambition qui ne parvient jusqu’ici qu’à entrouvrir ses persiennes. Quatorze secondes, qui franchiront peut-être des siècles, séparent ces deux champions avant leur ultime duel au soleil. Elles seules comptent. Pour le reste, chacun dans sa spécialité, en vertu de sa personnalité propre et selon les détours d’un très long cheminement, mérite notre estime et notre amitié. Prendre abusivement le parti du «puceau» d’Orléans sous prétexte qu’il n’endossa jamais la tunique ou spéculer sur la parcimonie machiavélique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Blondin-Poulidor, le tandem du Limousin

Jean Cormier

Saint-Léonard-de-Noblat, que voilà un nom qui ennoblit son habitant référentiel, Raymond Poulidor, fils de la terre, agriculteur dans ses premiers âges, rouleuse-escaladeur de la Pachamama, la terre mère des Incas, qui a, en 1964, fait du Puy-de-Dôme son Machu Picchu.

Visite de la Cité, guidée, à pied, par son habitant le plus célèbre. « Ici, on fabrique notre fameux Massepain, nos macarons à nous, ils sont aux amandes... » Amenés, au moyen âge, par des pèlerins de Compostelle venus des bords de la Méditerranée. « Et, améliorés chez nous, glisse l'œil malicieux cet homme si profondément français, dont la fierté consiste à assurer : « Comme on dit d'un automobiliste pressé « tu te prends pour Fangio » et que l'on a dit du président Mitterrand, avant qu'il ne finisse par passer en 1981, « C'est le Poulidor de la politique », il est habituel d'entendre « t'es le Poulidor de telle ou telle histoire... ».

Pourquoi être obsédé par la première place, alors que « faire 2 » vous permet de gagner (presque) autant d'argent que le premier et d'entrer dans l'histoire en même temps que lui ! Sans avoir à se faire trop mal pour, en n'outrepassant pas ses limites physiques, ne pas avoir à piocher, avec trop d'insistance dans « le bocal à cornichons », la boîte de Pandore d'où le peloton tire son énergie complémentaire.

De plus en plus de neige sur le toit, des pommettes toujours aussi saillantes, le regard qui sait et entend, le Raymond reste l'un des personnages les plus reconnaissables de l'hexagone. En fait, si nous étions dessinateurs comme le fut Blachon et comme

l'est toujours Bridenne, nous ferions le contour du faciès de Poupou en forme de France, simple hommage à un monsieur qui a appuyé sur les pédales pour, en marquant son sillon, participer à l'Histoire de notre pays. Pou-pou comme s'il prenait deux fois le pouls de la France qui lui porte une double attention pour en vérifier la tension !

Saint-Léonard-de-Noblat. Raymond Poulidor est là au Café de la Poste, à vingt bornes de chez Antoine à Linards, « un petit contre-la-montre... ». Nous découvrons que Raymond est un Miaulétois, le nom des habitants qui vient du « miaulement » des choucas de la Collégiale, passage vers Compostelle inscrit au patrimoine de l'UNESCO. Un cadre somptueux qui sied à notre chevalier de la Petite Reine. Lequel ne s'autorise, surtout pas, ce genre d'amalgame !

Lors d'un repas solide et correctement arrosé, pris au Relais Saint-Jacques, le Raymond, pèlerin dont le bâton a été une pompe à vélo, se livre. Un livre ouvert à la Poulidor, posant les choses clairement, simplement, sans effet, des mots pour tous les âges. Ce qui participe au fait qu'il est le plus Français des Français. Antoine partageait avec Raymond le respect des petites gens, les gens dits normaux. Pour le binôme limougeaud, un tandem de légende(s), le peuple ce n'est pas « eux », c'est « nous ».

Raymond vouvoyait Antoine, sauf lorsqu'il était sur son perchir roulant où, en confiance dans le peloton, il s'octroyait le droit de le tutoyer : « Alors, ça va Antoine ? », lançait-il, la truffe au vent, quand il passait à la hauteur de « la 101 ». Antoine accueillait Poulidor dans sa chaumière et il lui est arrivé d'être reçu chez Raymond, cadeau inestimable, car la maison du Raymond est un havre de paix qui tient à le rester, comprenez que n'y rentrent que les amis les plus sûrs, adoués par Madame.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

secondes, le deuxième Raymond, qui a crevé, 10 secondes.

Dans la deuxième partie de la 22^e étape (contre-la-montre Versailles-Paris), même répartition des bonifs, 20 et 10 secondes... Dernier coup sur la tête de Raymond ! »

Le jeu biscornu des bonifs ne fait pas son affaire, puisque Jacques coupe le fil plus souvent que lui en pole position. La loi du talon d'Achille d'un peloton en mouvement.

Tous ces comptes d'apothicaire, liés à un résultat final, n'étaient pas ce qui fascinait le plus Antoine, qui préférait les lettres aux chiffres. On peut se demander si, dans le secret de sa caboche, il ne s'est pas identifié à son voisin Limougeaud car, après tout, aussi insolemment doué fut-il (pardon, jamais futile), il ne parvint pas à s'attirer les faveurs du jury du prix Goncourt, devant se contenter du prix Interallié 1959 (victoire de Bahamontès, l'Aigle de Tolède), avec son Singe en Hiver.

L'Aigle et le Singe aurait pu inspirer une fable à Antoine. En rappelant qu'Antoine et Raymond sont du signe du bélier, le premier du 11 avril, le second (évidemment !) du 15. « Une fable de la Fontaine, ça coule de source », se permet l'écrivain Alain Leygonie, autrement dit « le Bridadier » qui, à chaque bonne occasion, le mariage d'Antoine avec Françoise en fut une, en novembre 1988, entonne « Les Deux Gendarmes » de Gustave Nadeau. Quelque part, Antoine a donc été le Poupou de l'encrier, ce fameux encrier qu'il avait bu « pour pisser de la copie » !

« J'ai ramassé un mort, Simpson ! »

En découvrant que son presque homonyme, le mystérieux Antonin Blond, a été à deux doigts levés, ceux des votes qui lui ont manqué, de gagner le prix en 1948, pour un livre intitulé

l'Inspecteur des ruines. L'histoire mérite d'être rajeunie. Elsa Triolet, première femme à remporter le Goncourt en 1945, s'est ralliée à l'idée de son ami Francis Carco de se représenter en 1948 sous un pseudonyme, d'où le nom du fameux inconnu qui sent l'anagramme, Antonin Blond. Le projet ayant été éventé, le livre sera publié par l'égérie d'Aragon après qu'elle eut changé son fusil d'épaule : elle signe sous son nom et Antonin Blond devient un simple personnage de l'ouvrage qui s'appuie sur le fantastique des contes d'Hoffmann pour proposer une Allemagne en ruine qui a perdu son âme !

1967, situé entre les dévastatrices périodes des deux Monstres, Anquetil et Merckx, l'espace semble propice pour permettre à Poulidor de graver son nom au fronton de ce panthéon du vélo qu'est le Tour de France. Seulement voilà, entre Strasbourg et Belfort, au tiers du parcours, dans la descente du col de Harrenberg, le Raymond se pane. Dans le choc, un pneu rend l'âme (ah, l'âme d'un pneu coincé entre un champion et la route...) et, fini le rêve...

Gentleman, comme a su le préciser Fallet, le Limougeaud se met au service de Roger Pingeon et l'aide à gagner le Tour. La vie en jaune, ce n'est pas pour lui et le sera jamais. Sauf en ce jour de pub pour la Samaritaine, où il sort du grand magasin des quais de Seine et prend son vélo avec le paletot ensoleillé sur les endosses : « On trouve tout à la Samaritaine ». Aussi, en défendant la couleur du Crédit Lyonnais en juillet, le jaune bien sûr.

1967 où l'auteur de ses lignes débutait sur le Tour. Au matin de l'étape Marseille-Carpentras, je discute rugby avec Tom Simpson, Anglais qui savait du ballon ovale, je lui demande s'il pense gagner le Tour. Sa réponse : « Oui, tu verras ce soir... ». Puis, il prend le tuba que lui tend le pianiste Pierre Jean, pour l'occasion trompettiste des Haricots Rouges, libère quelques

sons jazzis et rejoint l'aire de départ...

En ce 13 juillet, Georges Duthen, chef de la rubrique sportive du Parisien libéré me propose : « Jean, aujourd'hui, vous ramasserez les morts... » Comprendre : « occupe-toi des coureurs à la ramasse ». Ce que j'ai, alors, vu dans l'ascension du Ventoux est tellement hallucinant que, près d'un demi-siècle plus tard, il ne m'est pas facile de l'écrire... Sous un soleil à vif, les coureurs sont saisis d'une soif diabolique. Plus d'eau, plus rien dans les bouteilles des pique-niqueurs, bouteilles d'alcool comprises. L'horreur. Tom est de ces coureurs en péril. Les autres s'en tireront, pas lui !

Une première fois, alors qu'il tanguait devant nous, il chute sur le contrebass après « Chalet Reynard ». Des spectateurs, chauds comme la braise, l'aident à se remettre en selle et le poussent. Il retombe sur la caillasse brûlante du côté droit de la route. Une femme, qui s'avère être infirmière, se précipite pour lui faire le bouche-à-bouche. Pendant que le photographe Roger Kriéger fait son métier, je constate que les yeux bleus de Tom sont devenus noirs. Ce qui me fait penser, aujourd'hui, aux yeux du Che quand il a été assassiné, peu de temps après (le 9 octobre de cette même année 1967, à la Higuera en Bolivie), lesquels de marron clair devinrent bleu nuit.

L'hélicoptère du Tour pose le docteur Dumas, – surnommé par Antoine « Docteur Amphétamine Dada » –, à l'instant où je me prépare à relayer l'infirmière à bout de souffle. Il enfonce une grosse aiguille dans la jugulaire de Tom pour, avant de poser un cathéter, libérer son sang vicié. L'hélico s'envole avec le corps inanimé de Tom. Il est mort. Felix Lévitane, co-directeur du Tour, vient me voir à l'arrivée : « Jean, ce soir vous n'écrivez pas, vous m'accompagnez à la morgue de Carpentras. Vous parlez anglais, vous traduisez pour sa femme... ». J'ai, ainsi, découvert ce qu'il y avait dans la poche du cuissard de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour le Mondial à venir et le lui tendait : il en avait huit ou neuf de bons sur douze. C'est dire s'il connaissait le vélo... »

Tous ont connu « le père Gilles », voisin d'Antoine à Salas, un paysan qui ne s'était jamais éloigné de son champ, ne serait-ce que pour s'aventurer jusqu'à Limoges. Il partageait des rasades de brulou, du cognac flambé, avec Antoine en lui contant sa vision du monde, « le Singe des quat' saisons » l'appréciant à un point tel qu'il avait prévu de faire venir la télévision locale pour filmer un échange entre lui, le sage au pied de son arbre et l'écrivain baroudeur Henry de Monfreid. Las, le père Gilles décéda, à 85 ans, la semaine précédant la rencontre ! « Ce qui n'en démontre pas moins l'humanisme d'Antoine et l'amour qu'il portait à son prochain », insiste Claude Louis.

La conversation se fixe sur le Tour du Limousin, sorte de Tour de la France profonde dont le Jacques Goddet était le colonel Louis Perrier, débordant d'humanisme qui donna aux Blondin un compagnon de plus sur le grand Tour, son fils, Louis lui aussi, pour nous tous P'tit Louis, longtemps CTR (Conseiller Technique Régional) de rugby à Arras au royaume des Ch'tis où l'Antoine disposait d'un sacré peloton de badeurs à sa dévotion. Le Tour du Limousin permit à Antoine de se remobiliser chaque année après qu'il eut rendu son tablier d'écolier du Tour de France en 1982. Avec arrêt obligatoire au café de mamie Camalhac à Saint-Paul d'Eyjaux où nous avons partagé un verre avec les Blondin et, ce qui était plus rare, avec le demi-frère d'Antoine. L'incontournable Raymond en était, tout comme l'écrivain Alain Leygonie, lui aussi régional de l'étape.

Chez Desproges, vient sur le tapis, de mousse, on dégustait un demi de bière, la réponse que s'attira d'Antoine l'académicien Michel Droit, cinglante comme un revers de fond

de court : « On a pas le con d'être aussi droit... »

Claude quittant la table sur un ultime mot d'Antoine proposé à sa future femme Françoise au début de leur relation « Antoine, il y a un obstacle entre nous, c'est l'alcool. » Réponse d'Antoine : « Alors, je boirai l'obstacle... »

Les gorgeounets aidant, – il n'est pas simple de faire comprendre, quand on parle d'Antoine Blondin, qu'on lève désormais plus le pied que le coude (!) –, le temps passa si vite chez Desproges-le-Sage que j'en faillis rater le train du retour sur Paris... En fait, rien n'a vraiment changé en Haute-Vienne !

Raymond de France et Rolf d'Allemagne la main dans la main

Pour Raymond, les privations de la guerre font partie de sa vie, le drame d'Oradour-sur-Glane, le village martyr de la Haute-Vienne, lui a torturé l'esprit et c'est avec élan qu'il a cautionné, puis participé, à la « Randonnée de l'amitié et de la réconciliation » qui, partie du camp allemand de Dachau le 2 juin 2014, arriva à Oradour, une semaine plus tard, après 1 150 km parcourus en sept étapes par 61 cyclistes, dont cinq féminines.

À deux jours de la commémoration du 70e anniversaire du massacre d'Oradour, « réconciliation » ne signifie pas « oubli » et Robert Hébras fut, en tant que rescapé, le meilleur porte-parole possible de cette démarche. « Il a su faire abstraction de la haine pour ne privilégier que la paix et l'entente entre les peuples, intervient Claude Louis qui poursuit : “En 1953, il a été à l'initiative du « Critérium de la Renaissance”. Dimanche, Florian Hartmann (27 ans) et Philippe Lacroix (47 ans), maires de Dachau et d'Oradour ont effectué la fin du parcours à partir de Cieux... »

Rolf Wolfshohl, qui a gagné le tour d'Espagne en 1965 et fut coéquipier de Raymond Poulidor, a mis un point d'honneur à rouler, à 76 ans, le plus souvent qu'il put en tête durant l'ensemble du parcours.

En frères de route qu'ils sont restés, Raymond et Rolf ont donné tout son sens à cette manifestation du Souvenir. Si, pour l'occasion, on est loin de la légende, on respecte ici le vœu de Raymond Poulidor de ne pas oblitérer ce trait d'union.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Père Joseph qui posséderait une éminence grise, par un juste retour. Naguère, dans ces colonnes, Pierre Chany évoquait la trajectoire d'un peloton en P.S.V. (Parcours Sans Visibilité), tant un climat d'incertitude mutuelle pesait sur chaque étape. Cette fois, c'est au P.C.V. (Pour Compte Vôtre), en usage dans les communications téléphoniques, qu'il convient peut-être d'en appeler pour expliquer la prise du Maillot Jaune par un représentant du groupe C. et A. Encore un coup de la C.E.A. ! Cette formule consiste à faire assumer les charges de l'appel par le correspondant que l'on sollicite. Il n'est pas interdit d'envisager qu'à travers Bruyère, son lieutenant privilégié et tenu en lisière au fil des saisons, c'est encore Eddy qui a triomphé. En P.C.V.

La personne de Bruyère, dont les dents ne sont longues que physiquement, mériterait qu'on s'y arrête. Sa grande classe en a fait un désambitieux, comme il y a des désenchantés, et qui se complaisent dans la mélancolie des palmarès interrompus. Sa béatitude dans le sillage d'un athlète souverain qui ne répugnait pas à brûler ses vassaux avait des reflets de vitrail. La retraite de Merckx en le projetant en avant a pris de court son abnégation foncière. Sa position rappelle celle du plongeur de l'histoire marseillaise qui sauve un noyé en se précipitant dans le Vieux-Port et grommelle : « Si je connaissais celui qui m'a poussé ! » N'hésitons pas ; celui-là, c'est Merckx, en suscitant autour de sa réputation l'équipe C. et A. et en aspirant à ce trophée par procuration.

Au demeurant, il ne fallait quand même pas le pousser beaucoup. Jusque-là, Joseph Bruyère arborait la tenue blanche, ceinte d'une écharpe multicolore dont les nuances arc-en-ciel irisé rappelaient l'anonymat et la

solidarité de la palette Ripolin. Mais la firme C. et A. représente une industrie rayonnante du vêtement où le prêt-à-porter ne prend jamais vraiment personne au dépourvu. Ce Maillot Jaune, il possédait déjà la carrure indispensable pour l'endosser. Étant entendu que le parfait mannequin était, depuis longtemps, en lui et qu'il en excède les mensurations.

8 juillet 1978



« Il reste pour moi l'écrivain à la chemisette kaki... »

Jean-Marie Leblanc

(Cycliste, journaliste sportif puis directeur du Tour de 1988 à
2006)

Lorsque, jeune journaliste à La Voix du Nord, je couvris mon premier Tour de France, mon chef de rubrique et ami René Deruyk se proposa de me présenter à Antoine Blondin, dans la grande salle de presse. Je me souviens avoir été impressionné par l'urbanité de celui dont la réputation m'intimidait et qui, lui, avait sans doute à faire. Nulle impatience ne s'immisça dans notre brève conversation. Il savait, sans me connaître vraiment, que j'avais participé deux fois à la Grande Boucle mais mes états de service de coureur, modestes, ne m'avaient pas autorisé à franchir la ligne qui sépare la déférence du tutoiement, le respect de la camaraderie.

C'est la confraternité itinérante qui y aida. Nombreux furent, avant moi et après moi, les jeunes reporters qui tombèrent eux aussi sous le charme courtois de ce personnage atypique : pensez donc, un écrivain qui, en chemisette kaki, s'enferme dans une voiture pour suivre les péripéties d'une course cycliste !

Quelques années plus tard, je retrouvai Antoine Blondin au sein de l'équipe de l'Équipe du Tour de France, dont la direction m'avait été confiée. Sans que nous ne nous soyons beaucoup revus, j'avais le sentiment de le mieux connaître. Outre ses chroniques, j'avais découvert progressivement ses écrits littéraires, Un singe en hiver, auquel Verneuil, Gabin et Belmondo (et Suzanne Flon, j'y tiens !) allaient donner par

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En 1954, donc, il rejoignait le Tour pour la première fois à Pau. Quatre étapes, en forme de galop d'essai, qu'il transformera aussitôt puisqu'il le suivra jusqu'en 1982. Il ne manquera que l'année 1958, pour écrire Un singe en hiver. Ensuite, plus rien ne viendra entraver leur idylle.

Il aura ainsi connu ce que beaucoup considèrent comme étant les grandes heures du Tour. On pourra rétorquer qu'il a manqué le Centenaire et le Centième. Mais ces deux-là correspondaient-ils encore à l'image qu'il avait du Tour ?

Du point de vue de la course en elle-même, il aurait évidemment trouvé que les choses avaient bien changé depuis son époque, entre les oreillettes, les évolutions tactiques et techniques et surtout le manque de proximité avec les coureurs.

Mais pour le reste, pour tout ce qu'il aimait dans cette épreuve, son essence même, il l'aurait sûrement adorée. Les coureurs sont toujours là, la caravane aussi, et traverser les Alpes ou les Pyrénées en solitaire avec un peloton de fous furieux à ses trousses demeure un exploit. Quant à ses amis journalistes, sportifs, cafetiers et techniciens, même si la plupart ont disparu, quelques-uns sont encore là pour faire la transition. Il est fort à parier que des nouveaux auraient immanquablement pris la suite dans un charivari de langues nouvelles !

Pour les besoins de ce livre, j'ai commencé par relire consciencieusement certaines de ses chroniques en m'attardant sur l'année 1955. Puis je me suis transporté une décennie plus tard, en 1964, pour finir par 1974. Puis je suis revenu en 1954. Comme ça. Histoire de. Et je n'ai pas pu décrocher ! 1956, 1957... Au fil des pages, je me suis baladé dans cette France des Trente Glorieuses, des actualités en noir et blanc, où la Seconde Guerre mondiale était encore bien présente dans les esprits, où la ville et la campagne étaient encore distinctes, où l'esprit de

clocher n'était pas une expression désuète. Cette époque où les coureurs, hormis quelques exceptions, venaient uniquement des pays frontaliers. Où les équipes de marques comme Saint-Raphael-Hutchinson, Mercier-BP, Ford-France étaient dans l'imaginaire collectif. Où la radio et la presse écrite avaient le beau rôle et les coureurs cyclistes faisaient la une de Miroir Sprint et du Miroir des Sports.

Cette France, je l'ai découverte à travers son regard, ses mots, ses phrases, ses envolées. Et pour moi qui ne les connaissais qu'en qualité de noms couchés au milieu de tableaux de résultats, je suis devenu familier des Charly Gaul, Federico Bahamontes, Fausto Coppi, Lucien Aimar Joop Zoetemelk et autres Freddy Maertens. Je n'étais pas né, mais j'ai pourtant la sensation d'avoir participé à leurs épopées, d'avoir ressenti moi aussi l'emportement de la foule, l'ivresse de leur victoire, le désarroi ou la joie des suiveurs. Comme dans un film ou un livre à l'intrigue bien ficelée, d'avoir participé comme n'importe qui d'autre.

Si cela a si bien marché, c'est parce qu'Antoine savait se mettre à la place du coureur, dans une forme d'empathie. Il devenait Roger Pingeon, Lucien Van Impe ou Felice Gimondi et nous emmenait en passager clandestin sur leur vélo. Parfois, c'est la foule alentour qu'il humait, pour ensuite coucher sur le papier ce qu'elle ressentait exactement. Quand ce n'était pas l'humeur vagabonde du moment...

Comme un peintre, il savait mêler à ses chroniques des éléments de la vie quotidienne, faisant cohabiter en un astucieux parallèle l'étape du jour et l'actualité, telle une rencontre au sommet entre deux chefs d'État, le dopage ou encore les premiers pas d'Armstrong sur la Lune (Neil, bien sûr).

Mais le point central de ses chroniques reste l'humain. Il aimait l'autre. Le rapport à l'autre, quel qu'il soit, connu ou

inconnu. Il aimait les rencontres, parfois longues et mouvementées, lors d'une étape de repos ; parfois un simple regard échangé furtivement avec un anonyme perdu au milieu de la foule disséminée le long de la route d'une étape de plaine.

Tout ça, je le savais. Mais le Tour doit se vivre de l'intérieur pour être pleinement apprivoisé. En 2011, l'année des 20 ans de sa disparition, on m'a fait ce cadeau pour la première fois. Je suis passé de l'autre côté du miroir. Je me suis retrouvé dans une voiture, au milieu du peloton, pour suivre une étape de bout en bout. Et pas n'importe laquelle : celle de l'Alpe-d'Huez. Celle-là même qui m'avait marqué en 1986 quand, encore enfant, j'avais prié tous les dieux du cyclisme pour que notre cousin d'Amérique, Greg Lemond, connaisse enfin une défaillance et laisse mon héros Bernard Hinault gagner son sixième Tour et grimpe tout en haut du panthéon que je lui destinais (ce même Lemond qui trois ans plus tard me fera longtemps détester les contre-la-montre pour avoir privé Laurent Fignon d'un Tour qui, toute cocardise mise à part, ne méritait en tout cas pas de perdre pour huit secondes).

Le village-départ a un côté Foire-du-Trône sans manèges qui me touche peu. Je ne pense pas qu'Antoine aurait aimé ces barrières qui contraignent les vrais amateurs à rester du mauvais côté de l'histoire. Heureusement que le Tour ne se laisse jamais enchaîner et commence dès les premiers virages, quand la caravane file entre ces rangées de visages qui applaudissent à tout rompre, escorte humaine qui s'étale sur deux cents kilomètres. Installé pour ma part dans une voiture suiveuse, devançant le peloton de quelques minutes, nous n'étions avec mes compagnons de route que les amuse-bouches de leur longue attente, mais ils nous honoraient de la même façon qu'ils allaient honorer l'échappée et la lanterne rouge. C'est ça aussi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



profite pour lui poser une question brûlante :

— Il me semble que M. Gayraud avait dit, il y a trente ans : « Aucun sport n'est vraiment contre-indiqué... »

— Et alors ?

— Le ski ?

— Vous touchez un point sensible. Au début nous avions bien essayé, mais les descentes étaient tout le temps par monts et par vaques, ce qui est incompatible avec leur état. Vous me diriez le skibus... je vous répondrais qu'ils n'ont pas le droit de pousser les portes.

— Mais les descentes ?

— Les descentes, mon vieux, sont réservées à la police. C'est pour quoi les skieurs novices et les néophytes et les néophytes — les néophytes, en somme — sont mis au secret.

— Et au secret, on fait encore du sport ?

— Bien sûr, sur une machine à rames... on fait de l'aviron... non pas de l'Aviron Bayonnais mais bien-
bonne.

— C'est la dernière cri.



Blanchy

Antoine Blondin

Remerciements

Yvonnick Ageneau, Nicole et Laurence Augendre, Frédéric Beurq, Marie-Laure Carrière, Michel Dhrey, Alain Dorgans, Marie-Laure de l'Ecotais (galerie « au fond de la cour »), Jean Farges, Didier Jamot, Jacky et Françoise Lorenzetti, Pierre Oteïza, Stéphane Millières, Jean-Pierre Mas, Isabelle Mallezé, Alain Rançon, Rose du Quintoa, Jean-Claude Theillière.

Table des matières

L'autre maillot jaune (J. Cormier)

Le fantôme ultime (Christian Prudhomme)

Le Tour 2015 selon Blondin (Symbad de Lassus)

« Les barbes parallèles » (Philippe Sudres)

Géminiani, Blondin les hussards de la route (J. Cormier)

« Marche arrière pour un cep ! » (Denis Lalanne)

Antoine dans la roue de Louison (Jacques Augendre)

Ad-Vierne que pourra ! (Jean Cormier)

Le passager de la voiture 101 (Jacques Augendre)

Jacques, Raymond, Antoine... et les autres (J. Augendre)

Le tour à la manière de... (Jacques Augendre)

Blondin-Poulidor, le tandem du Limousin (J. Cormier)

Retour à Limoges (Jean Cormier)

Raymond de France et Rolf d'Allemagne la main dans la main
(J. C.)

Blondin au Togo ! (Jean Cormier)

« Le prix Blondin est mon orgueil » (Jacques Goddet)

Le blaireau soigné par « Télé-party » (J. C.)

« Il reste pour moi l'écrivain à la chemisette kaki... » (Jean-Marie Leblanc)

« Mon » Blondin (Jean-Paul Ollivier)

La « grande boucle » est bouclée (Symbad de Lassus)

Antoine Blondin, biographie (Symbad de Lassus)

Annexe I

Annexe II

Remerciements